

II





L'eau



« Franck, c'est moi, c'est Zakia. Ça fait déjà huit jours que tu es dans le coma. Nous sommes aujourd'hui le 20 janvier 2005. Le médecin m'a dit de te parler comme si tu pouvais m'entendre. Mais qu'est-ce que je peux te dire ? J'espère que tu vas vite te réveiller, faut être deux pour parler, mon amour... "C'est la vie", m'a dit cette vieille conne de surveillante. De quelle vie elle parle ? Mais qu'est-ce que t'as trafiqué dans le garage ? Ça me rend dingue d'y penser. Je passe pour une folle quand je soutiens aux toubibs que tu n'as pas voulu te tuer. Tu ingurgites des cachetons depuis des années, et alors ? Calmer ses peurs, c'est vouloir vivre encore. Ces imbéciles confondent tout, l'angoisse n'est pas la mélancolie. Ils n'ont jamais souffert ? L'enfant est là, dans mon corps, qui t'attend. J'aime sentir notre sang battre en moi. On a eu tant de mal à l'avoir. Tous ces efforts... T'as pas pu souhaiter partir maintenant, je le sais. »

Zakia sent des larmes ruisseler sur ses joues, qu'elle s'empresse d'essuyer. Elle a toujours pensé que les pleurs noient inutilement le chagrin. Elle se lève, embrasse Franck

sur le front et quitte le box la tête basse. Elle n'arrive pas y croire. Franck ne peut pas être ce malade inanimé, la bouche scotchée à un tube. C'est absurde. Tout comme l'histoire que lui a racontée le réanimateur. D'après lui, les pompiers ont découvert Franck dans le garage, inconscient au volant de sa voiture, un tuyau d'arrosage découpé reliant le pot d'échappement à l'intérieur de l'habitacle. Moteur en marche. Diagnostic le plus probable : intoxication volontaire au monoxyde de carbone. On a aussi trouvé des traces d'alcool et de Lexomil dans les prélèvements de sang.

Un suicide ? Non, c'est impossible, elle le connaît bien. D'accord, il picole un peu ces derniers temps, il prend des calmants, c'est vrai, mais il ne ferait jamais une connerie pareille ! Tout allait bien, il devait partir au travail juste après elle, il souriait, il lui avait souhaité une belle journée.

Il est vrai que la veille de son hospitalisation, Franck était rentré avec une bouteille de cognac sous le bras, malgré sa résolution d'arrêter l'alcool.

Zakia le lui avait fait remarquer et il s'était énervé :

« Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

– Ça peut me foutre que je vis avec toi et que tu vas être le père du bébé que j'ai dans le ventre !

– Ça suffit... Vous m'emmerdez tous, mais qu'est-ce que je vous ai fait ? Ma mère ne sait plus comment je m'appelle, ton frangin vire religieux en mode salaf', sans compter le chien du voisin qui chie tous les jours dans notre jardin ! Ah oui, j'allais oublier ce bon vieux Pascal... T'es pas au courant ? Ce salaud a été nommé *big boss* de la sécu de tout l'aéroport. Ça sent la putasserie à plein nez...

– Et ça t'oblige à acheter une bouteille ?

– Ça me vrille la tête ! Comment tu veux qu'on élève un gamin dans un monde pareil ?

– On a désiré cet enfant tous les deux et on a pris ensemble la décision de la FIV.»

Zakia se souvient d'avoir prononcé cette phrase d'une voix mal assurée.

« Pardonne-moi, a repris Franck, tu sais bien que j'en ai envie autant que toi... »

Il avait alors posé sa main sur son ventre, et ce geste avait mis un terme à leur différend.

Elle sait que Franck peine à s'imaginer comme père, mais elle croit que nous sommes tous contraints de nous transformer deux ou trois fois dans notre existence. C'est une épreuve difficile, certes, mais pas au point de renoncer. Elle n'a jamais douté de la capacité de Franck à relever ce défi.

Depuis le service de réanimation, Zakia n'a qu'à prendre l'ascenseur jusqu'au quatrième étage pour déposer sa blouse d'infirmière dans le vestiaire des soins intensifs cardiologiques où elle travaille. Elle redescend ensuite au rez-de-chaussée. Dans le grand hall, la porte vitrée s'ouvre automatiquement. Elle remonte l'allée principale des jardins et passe sous le grand porche à l'architecture mauresque sur lequel on peut lire « Hôpital franco-musulman » en lettres dorées sur fond de faïence bleue. En avant, une plaque métallique indique le nouveau nom de l'institution : « Hôpital Avicenne ». Devant le mur d'enceinte, elle s'engouffre dans le tramway.



Une porte étroite s'ouvre sur la forêt. Franck se glisse dans l'embrasure. Courir, se dit-il. Ne pas se laisser intimider par les branches mortes qui craquent sous les pieds. Tous les enfants courent, nul besoin de leur apprendre. Ils courent jouer, ils courent se lover dans les bras de leurs parents, ils sont pressés de vivre. N'a-t-il jamais été jeune ? Franck se lance.

Il court sur la mousse sombre du sous-bois. La foulée s'allie au rythme de sa respiration dans un va-et-vient régulier. Il hume l'air frais du matin, les odeurs de terre et de champignons. Bifurcation sur une sente, descente parmi les fougères. La rosée des grandes feuilles glisse sur ses jambes. Au-dessus, des rais de lumière trouent les cimes des grands sapins. Ça fait très longtemps qu'il ne s'est pas senti aussi bien. Il descend par quelques roches jusqu'au bord d'une pièce d'eau nappée de lentilles vertes. Un héron blanc s'envole et s'évanouit dans la futaie. Après avoir contourné la grande mare, Franck baisse la tête et s'enfonce sous un taillis tout en maintenant son allure. Une clarté au loin annonce le ciel.

La frondaison laisse soudain place à une vaste clairière. Les yeux éblouis, Franck cligne des paupières et ralentit sa course. Dans le jour brûlant, il n'en revient pas. Tout autour de lui, plantées rageusement dans le sol, de hautes stèles de pierre noire. On dirait qu'elles envoient leurs racines de granit puiser l'énergie des profondeurs.

« Ces blocs parlent de monstres anciens allongés sous les herbes hautes », fait une voix forte et moqueuse.

Franck se retourne. Un homme le regarde. Un homme en costume, coiffé d'un chapeau en feutre noir, un porte-document à la main. Franck se fige. Il doit échapper à l'emprise de ces yeux sombres qui le dévisagent. Être ailleurs. Poursuivre le sprint, aller à droite ou repartir à gauche, ou bien s'élaner en arrière, peu importe ! Mais ses articulations sont trop lourdes, tous ses muscles engourdis. Il ne peut plus bouger. Il lui faut s'envoler, rejoindre la cime des arbres. En vain il tend les bras vers les nuages. Son corps ne répond plus. Son diable de corps est devenu la camisole de force qui le paralyse. Il doit appeler à l'aide, son cri puissant doit être entendu ! Il tient sa tête entre ses mains, les yeux écarquillés d'épouvante, et sa bouche béante pousse un hurlement silencieux. Rien, aucun son ne vibre, sa gorge étouffée. Dans un dernier effort, il contracte toutes les fibres de son torse pour expulser l'air bloqué au fond de ses poumons.

« Il se réveille », entend-il au loin.

Des mains fermes appuient sur ses épaules pour le maintenir allongé. « Calmez-vous ! » D'accord, se concentrer sur le souffle. Mais les poumons ne se vident pas, un mouvement d'air contraire les pénètre. Il expire à contre-courant, il inspire à demi.

« N'essayez pas de parler, pour l'instant vous ne pouvez pas, une machine vous aide à respirer. Tout va bien, vous êtes à l'hôpital Avicenne, en réanimation, et vous reprenez connaissance. Si vous m'entendez, bougez la main droite. Très bien, Franck, on va pouvoir vous enlever la sonde d'intubation. »

Quand il ouvre les yeux, tout est flou. Non seulement les silhouettes en pyjama bleu qui s'agitent au-dessus de lui, mais également ses souvenirs. Il a beau fouiller sa mémoire, rien n'est en lien avec une possible hospitalisation, aucune image ne laisse présager ce réveil aussi douloureux qu'incompréhensible.



Quand Zakia arrive dans le service de réanimation, le médecin lui fait signe. Son visage affiche une expression rassurante.

« Franck s'est réveillé. Il lui faut un peu de temps pour émerger, mais il sera bientôt sorti d'affaire. »

Elle répond par un large sourire.

« Si vous avez une minute à m'accorder avant d'aller le rejoindre, j'aimerais partager avec vous un élément du dossier, continue-t-il. Vous savez que les pompiers sont arrivés en premier dans votre garage. Dans leur rapport, ils ont noté qu'un papier obstruait la bouche de votre mari. Ils l'ont aussitôt retiré. Les secouristes ont gardé le document. »

Le médecin lui tend un papier jauni, froissé et parsemé d'auréoles. Sur le haut de la feuille, un en-tête imprimé mentionne « Brigade nord-africaine, 6 rue Lecomte, PARIS XVII^e ». Juste en dessous, Zakia parvient à lire deux courtes phrases énigmatiques, une sorte de malédiction anonyme écrite d'une main hésitante : « Dans votre bouche pourrit la langue de vos pères. Vous tuerez jusqu'à votre propre

enfant.» Les pleins et les déliés indiquent un temps où le stylo plume était encore d'usage.

«Je ne comprends pas pourquoi, ni comment, un homme qui s'intoxique aux gaz d'échappement s'enfonce en plus un papier au fond de la gorge...

– Désolée, mais je ne suis pas en état de penser à ce genre de détails, pour le moment seule la guérison de Franck m'intéresse.

– Bien sûr, je comprends parfaitement, je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise. Mais dites-moi, vous savez ce que c'est, la "Brigade nord-africaine"?

– Jamais entendu parler», répond Zakia.